

Etre ailleurs ou Vivre ici

Un voyage en deuch, de la Bretagne vers le Limousin

Croire au paradis en le cherchant ici sur Terre, ou bien l'espérer d'un ailleurs, peut-être dans les cieux ? Entre rêve et réalité, l'esprit vagabonde d'incessants désirs contradictoires, sans trop savoir ce qui le retient. Une ambivalence que souvent, faute de mieux, l'environnement vient résoudre à coups d'événements tels qu'une feuille vole au vent sans consentement.

Pourquoi partir ailleurs, et parfois fuir le meilleur, pour rencontrer le pire ?

Le voyage, cet ailleurs attendu, en quête d'un ici méconnu.

La « deuch »¹, le soleil au levant, fleurs sur le capot et rideaux à coquelicots, file vers le Limousin, quittant les Deux-Sèvres assoiffées d'un maïs jamais désaltéré. Une *désolance* qui s'écrase sur un horizon sans joie et croit encore que le voyage est un privilège.

Le voyage, cet ailleurs, comme l'envolée d'un parfum bien volatile, qui de la lie perdue au fond de la barrique espère un vin du meilleur cru.

Halte à Sainte-Soline, la bassine !

Autour d'elle, l'herbe encore grillée par les fumigènes de la honte.

Clôtures arrogantes, genre rideau de fer², et miradors modernes de vidéosurveillance. Carrément militaire, cet agrobusiness, sauf que les chiens n'aboient désormais que depuis leurs confortables bureaux ministériels. Ma première rencontre tombe sur un gars retraité du coin : On a été attaqués de deux côtés³ d'un bout par les écolos et de l'autre par les gendarmes. Sinon, c'est un défilé de camping-cars depuis que les bassines ont fait les héroïnes à la télé.

Je quitte Sainte-Soline. Il pleut sur la bassine.

— Guère étonnant, me dit un paysan assis sur un vieux tracteur proche du Neandertal.⁴ Cette année, les moutardes ont la tige creuse. Signe de flotte.

Sauf que, pour l'instant, la moutarde ne dit rien du temps pour demain.

Cet homme, semble-t-il, ne cherche l'ailleurs que dans sa mémoire.

Ses voyages rebroussent le temps et font le lien avec le présent. Cette modernité qui court plus vite que son ombre, tellement penchée vers l'ailleurs, oubliant ce qu'elle fut que d'être ici. D'ailleurs, ce gars-là ne se trompe pas de question. Il se branche direct sur la source :

— D'où viens-tu ? me demande-t-il.

— De Bretagne.

— Ah ! Au moins, toi, tu sais qui tu es !⁵

Voilà un « vivre ici bien loin de la modernité, car pour cet homme de la ruralité, l'identité est d'abord celle où tu es né.

« Vivre ailleurs, survivre ici », chante Bernard Lavilliers.⁶

Malgré tout, je le sais et je le vois dans le rétroviseur de mes premières adolescences, j'estime être un miraculé, un ressuscité de la désespérance.

J'existe et je me le permets, ou je me l'interdis aussi.

Redoutables ambivalences déposées en séquelles au fond d'une psyché d'enfance bien refoulée. Celle qui fut — et qui reste — souvent malmenée et ne sait plus soit où elle peut aller, soit où elle doit aller, soit où elle devrait éviter d'aller, car trop longtemps détournée de ses premiers élans.

Sortir « d'ici », voir « ailleurs », marre d'être « ailleurs » et revenir « là ».

Des « ici » et des « ailleurs » qui n'ont rien de géographique.

Ils sont voyageurs ou sédentaires dans le théâtre de notre psyché, jusqu'à ne plus savoir où aller, où rester, tel ce pauvre Corrèzien traînant sa peine dans les rues d'Argentat au marché bio du mercredi soir, m'avouant son mal-être en deux endroits seulement :

— Chez soi, et chez les autres !

Il ne reste alors guère d'espace entre les deux, sauf le temps qui reste, alors précieux entre soi et les autres.

Voilà la Haute-Vienne.

La « deuch » se traîne. Le moteur patine.

Mon vieil atlas routier du siècle dernier a raté les dernières autoroutes, mais il signale les campements. Je repère celui-là, à la ferme, où je pourrais refaire la glace pour mon pot de beurre en train de couler dans mes chaussettes où je l'avais protégé du chaud soleil.

Je crains l'herbe sale et piétinée de la promiscuité qui chiffonne sérieusement mon besoin de virginité. Tant que d'être ailleurs, autant choisir un champ de fleurs, ou de foin, à la suave odeur du matin.

Courage, je me glisserai discret derrière la clôture avec les bêtes.

Ce qui devait être fut : tranquille avec les biques !

Au matin, une dame sort de son camping-car, courroucée, ébouriffée, fâchée. Réveillée trop tôt, semble-t-il.
— D'abord les coqs, puis les pintades, après les canards et les pigeons. Y'en a marre ! Et cet âne qui ne sait rien faire d'autre que de braire. Maintenant la pluie !

Vrai !

Que les charmes de la campagne, ces ailleurs que les villes ignorent, ne sonnent pas les oreilles de la même manière !

Rien, pas un mot, de la bouche de cette dame, à propos de la route qui longe la ferme qui, toute la nuit, dans un potin du diable, a vu défiler les bolides au train d'enfer.

Que pour cette dame la route n'existe pas est peut-être trop dire, mais qu'elle soit rassurante, oui, probablement. Et qu'alors le chant vivant et spontané du joyeux poulailler soit un dérangement, soyons tolérants.

La réalité d'un « ailleurs » est parfois loin du rêve et alors, retourner vivre « ici » met le voyageur en équilibre sur le fil des deux versants.

Cette deuch qui peine dans les montants n'est-elle pas le symptôme que je ressens derrière le volant ?

— Mais qu'est-ce qu'on fait là ? semble-t-elle me dire.

— Comme je te comprends ! pourrais-je lui répondre.

Le désir d'être ailleurs vient alors buter sur l'envie d'être ici, chez soi. Pire encore qu'une nostalgie d'un heureux chez-soi, il y a cet « être ailleurs » qui parfois tristement se refuse.

Ce soir-là, alors que la nuit va s'affaler sur le bocage, je vise d'urgence le terrain de foot à la sortie d'une bourgade.

À l'entrée, la chaîne est à terre.

J'y vais, je monte la tente et je m'endors.

Au petit matin, que vois-je ? La chaîne remontée et cadénassée des deux côtés.

Enfermé, prisonnier de la municipalité.

C'est dimanche et, à cette heure-là, tout dort encore.

Je fais le tour du terrain et là, au fond, la haie n'est pas très épaisse.

Derrière, un chemin de terre.

À coups de botte, j'enfonce les ronces — chouette ! — sans barbelés.

Je lance mon carrosse, traverse le fouillis et hop, l'affaire est dans le sac.

C'est dire combien « l'ailleurs » qui passe « chez soi » n'est pas forcément accueilli comme le bienvenu.

Ma roulotte à rideaux rate le profil attendu, du moins, dans cette localité.

Oh, les charmes d'un certain bien-être, ici ou ailleurs !

Être là dans ma deuch roulant vers le lointain.

Remontant la Creuse, c'est au ralenti qu'elle chemine dorénavant.

Le moteur s'emballe sans que les roues ne réagissent pour autant.⁷

L'embrayage se prépare à une fin de vie prochaine.

Du coup, nous prenons le temps joli d'observer les vaches broutant l'herbe des prairies fleuries.

Derrière nous, des queues de voitures attendent que notre roulotte se range, de temps en temps, sur le bas-côté. Probable que ses rondeurs apaisantes déroutent même l'impatience.

Du coup, être « ailleurs » devient moins urgent, et « vivre ici », du moment présent.

Le soleil est au zénith et la matinée va s'évanouir sur le déjeuner alors que notre randonnée routière n'a guère traversé que quelques villages.

Justement, au milieu de celui-là, que vois-je ?

Une rôtisserie ! La « Cocotte de Marie Hot ».

Adieu le concombre journalier, vive le poulet fermier !

Je m'arrête en pente descendante, sinon, on restera là en patinant.

— Un demi-poulet, s'il vous plaît, et s'il en reste.

— Oui, Monsieur, de suite, je vous l'apporte.

Sitôt emballé, sitôt payé, avec un paquet de chips, merci.

Je trouve un chemin de terre. J'enfile la deuch dedans, salivant d'avance. D'abord l'aile et puis la cuisse.

Et voilà, j'ouvre le trésor !

Horreur ! Il est cru et bien cru !

Dégoûté, je le prends par la patte et le jette au renard, dans la fougère.

Il me restera une betterave rouge. Trop dur !

Seul en voyage, je connais !

Ici, la Corrèze profonde et ses désertes campagnes.

Dans le fond d'un pré isolé, la nuit, le moral parfois crie d'ennui, à l'affût inquiet de tous les bruits, d'un pas de souris, d'un vampire la gueule en sang.

— Mais que suis-je venu faire ici ?

Ici, dans cet ailleurs qui n'est qu'oubli. Oubli des liens qui sont les miens. Qui sait que j'existe encore ?

Exister seul, sans les autres, si insensé que ce soit, me laissera là, prostré, attendant le jour où me lever. Et puis revient le goût d'aller. Aller ailleurs. Fuir cet « ici » de douleur.

Car, la liberté, oui, rencontre inévitablement la solitude.

Le voyage se fera-t-il alors entre ces deux amies ou, au contraire, se refuseront-elles l'une et l'autre jusqu'à l'ennui ?

— Je suis bien, là-bas, ailleurs, dit la liberté dans ses élans.

— Je suis mieux ici, je rentre, répond l'insupportable solitude.

Égaré lors d'une randonnée à pied, je prends la route.

Une vieille casse de bagnole pourrie, aimablement, s'arrête.

À l'arrière de la caisse, deux gros chiens debout sur la banquette me lèchent le cou tout le retour, et tant que d'être ici, faute d'un ailleurs possible, autant profiter d'une toilette gratuite !

— Mes chiens sont pleins d'amour, m'avoue la conductrice ravie et si fière de ses cabots tellement adorables.

Dégoûté de l'amour !

Solitude, quand tu me tiens.

Nom d'un chien, vais-je la subir et donc la haïr ?

Ou bien l'apprivoiser et finalement l'apprécier ?

Mais la peur d'un vide, de n'être rien, ni ici ni ailleurs, accompagne tout un chacun.

« On ne tient à soi que si l'on tient à quelqu'un d'autre », disait en somme le philosophe André Gorz, précurseur de l'idée de décroissance.

Attendre l'autre est peut-être légitime, mais l'attente est l'une des pires dépendances.

Faut-il être seul pour être libre ?

Sans doute. Peut-être.

Mon choix : être ensemble et, si possible, rester libre.

Au matin, le marché local qui s'installe sur la place centrale, près de la cathédrale, nourrit de tous ses cris le bout de la vie qui s'est cru, un temps, abandonné de ses amis, les autres.

C'est alors ici, dans cet ailleurs, que se rencontrent les complices du bonheur.

Loin de chez soi, les mots changent de couleur. Et dans le Limousin, des mots, même pas peur !

Ce marché-là, justement, qui fait comice en même temps. Le comice agricole où les vaches se réunissent pour se comparer le volume du pis, à qui se pendra entre les cuisses la plus grosse bassine de lait.

Je m'approche d'un des jurés, micro à la main, qui compte les points. Tant pour les fesses, tant pour les cornes ou la queue.

Je lui demande :

— Vous êtes un spécialiste de la vache laitière ?

— Du tout, me reprend-il. Je suis fermier comme les autres qui sont là. On se réunit entre nous pour se donner des prix et des médailles. C'est payé d'avance par le Crédit Agricole et Groupama. Pourquoi se priver ? Une dame s'approche du stand de la FNSEA, le syndicat des exploitants agrobiz.

Elle est du cru, sûrement.

— Je ne suis pas du tout de l'extrême droite, rassurez-vous, mais comme le dit mon mari, il faut arrêter de se faire marcher dessus par les délinquants, les émigrés et les écolos !

Mon sac à dos à fleurs, plein d'autocollants, a dû l'énerver.

Je me pose à la table d'un bistrot.

Un vieux du coin me fixe sous son béret, le regard curieux. C'est la Creuse profonde.

— C'est à toi, la deuch en couleur ? Moi aussi, y'a longtemps, j'ai eu ça. Tirait pas fort, la garce. Alors, les côtes, je les montais en marche arrière. C'était mieux qu'en première !

— Bien ! Je te paie un verre, sacré grand-père ! Viens voir sous le capot, y'a presque rien. À peine un moteur. Même pas peur. Même en panne, elle biche encore le Parisien.

Mais voilà, « être ailleurs », c'est être un autre, une autre.

Alors que « vivre ici », chaque jour est un peu le même personnage d'un même scénario.

C'est la tombée de la nuit.

Sur le bord d'un chemin paysan, ce champ-là se prête au bivouac.

Le passage est ouvert. Je rentre en marche arrière.

Le ciel, déjà sombre, et ma myopie m'empêchent de voir la clôture torsadée qui barre l'entrée de la prairie.

Un étrange frottement râpe la capote de la deuch, puis la solide clôture s'accroche dans le rétroviseur. Je tente de l'en dégager.

Une secousse d'enfer me paralyse le poignet.

La portière est bloquée par l'électricité dans le fil de fer.

Je sors par la capote, mais le taureau est déjà là, au cul de la deuch, les cornes en avant, curieux ou furieux, à savoir.

« Être ailleurs » (la deuch) rencontre le « vivre ici » (le taureau).

Je vois l'erreur d'avoir pénétré un lieu sans y avoir été autorisé.

Je me trouve maintenant, tout comme la deuch, entre les deux : la clôture et le taureau.
Je suis là, grimpé sur le capot, au risque de me prendre soit le jus, soit les cornes.
Vivre ici, tranquille, sur un capot, dans un ailleurs hostile, finalement, chapeau !
Les dieux, assurément, sont généreux. Un « ailleurs » peut être dangereux. Il s'agit alors d'y trouver un « vivre ici » toujours possible. Il fait beau, pourquoi ne pas passer la nuit sur le capot et descendre au matin côté taureau, en supposant qu'il ait rejoint le troupeau ? Nous sommes là très près de ce que fut le scénario. Ces choses-là ne sont tolérables qu'ailleurs. Honte que de vivre cela, au pays. Comment cette histoire pourrait-elle être comprise sans la risée de toute la localité ?

Enfin, je passe la Loire.

Chère Bretagne, content de te revoir !

C'est à trente à l'heure et en feux de détresse, mais la joie au cœur, que j'entre ici dans mon territoire. Je laisse cet ailleurs béni derrière une mémoire malgré tout ravie. J'évite de m'arrêter, car ma patineuse est maintenant incapable de repartir sans poussée derrière pour être relancée. Je crains la prochaine côte et l'arrêt définitif. Me voilà à l'entrée d'un bourg. Route barrée pour travaux de canalisations. Des tranchées partout. À trente mètres, une pelleteuse sur le côté creuse, le bras du godet traversant la chaussée. Si je m'arrête, je reste là. J'ose l'impossible, j'ai trois secondes pour me décider. Je fonce. Au moment où la pelleteuse relève son godet, je passe dessous. Gagné ? Dans le rétro, je vois les ouvriers du chantier étonnés, voire sidérés, par la prouesse de mon héroïne. Bravo, ma petite ! Ta beauté n'égale que ton courage. Sauf que quelques kilomètres plus loin, la belle ne répond plus rien. Ni vers l'avant ni vers l'arrière. C'est le dépannage inévitable. Ce qui fut. La voilà grimpée, le nez en l'air, les roues avant posées sur la remorque, se traînant alors sur ses roues arrière. En route pour la maison, fin du voyage et des aventures ! Bien que...
— Mais on perd des trucs, là ! me dit le chauffeur de la dépanneuse les yeux rivés dans le rétroviseur. La deuch en pente, le coffre mal fermé, tout le paquetage comme l'intendance sont en train de se dépoter sur la route. On arrêtera là le chantier d'une dernière journée de retour d'un certain Limousin.
« C'est à la fin de la foire que l'on compte les bouses », dit le proverbe.
Quoiqu'un voyage sans bouses serait aussi triste qu'un comice sans vaches.

Est-ce une nostalgie ou bien un atavisme ⁸ que cette curieuse transhumance touristique, d'un temps jadis et nomade où vivre ailleurs et ici n'était qu'un seul mouvement. Le phénomène sédentaire a troqué la survie pour un loisir. Moments de fantaisie ensoleillée qui emportent vers ailleurs la monotonie d'un ici trop enclavé dans son conditionnement. Une évasion hors du temps, l'envolée de l'oiseau en cage, gardant malgré tout son fil à la patte. Entre l'absence et le délire, l'invisible et la tendre présence, il est entre les deux un lieu paisible bien mérité. Entre l'extase et le désespoir se trouve un endroit de passage, un mystérieux destin, de quête ou d'errance, vers le centre d'un innommable inconnu. Certes, il peut se nommer « dieu », une idée, une mission, un métier ou un don de soi très intime, dans le secret de sa conscience.

Ce que dit André Gide ⁹ pourrait-il être lumière dans la nuit ?

« Le bonheur n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. »

Ce devoir qui suppose une dette, un mot de même source que le « don ». Mais donner quoi et à qui ? ¹⁰
Sonné par un tel défi, l'esprit se raidit. Or ni raison ni théorie ne viendront secourir cette tension.

Le maître mot sera un « oui » sans ombre à ce qui fut toujours là, caché au fond d'un soi qui n'eut jamais ni le temps ni le droit d'y croire. Puis ce « oui », de le laisser naître comme l'enfant qui vient au monde, innocent et confiant, sous les ailes d'un ange venant d'ailleurs pour vivre ici.

Maintenant et en tous lieux.

Ainsi soit-il !

**Daniel Testard,
Quily, septembre 2023**

1 Caloune est son nom, car elles sont deux, et l'autre est sa soeur, Bichoune, une vieille pourrie

2 En référence et mémoire à mon voyage en deuch vers la Tchécoslovaquie dans les années 70-80.

3 Le « é » se prononce « euh » en phonétique patoise.

4 Le tracteur, pas le paysan.

5 « On est de son enfance comme on est d'un pays », écrivait Saint-Exupéry.

6 Dans sa chanson Vivre encore, album Baron Samedi, 2013

7 L'embrayage se prépare à une fin de vie prochaine.

8 Atavisme : habitude ancestrale ou permanence culturelles

9 André Gide, dans la préface du livre de Saint-Exupéry, Vol de Nuit, éditions Gallimard, 1931.

10 Cette expérience d'aléa routier m'inspire ce don à la nature qui serait une décroissance kilométrique suggérée par ma militante deudeuche.